L'histoire du livre et de l'imprimé au Canada et les percées en histoire culturelle et intellectuelle

Yvan Lamonde*

Avant d'aborder les percées permises par le projet Histoire du livre et de l'imprimé au Canada / History of the Book in Canada (HLIC/HBiC), il convient d'en rappeler quelques grands paramètres.

Les trois volumes en anglais et les trois volumes en français du projet s'adressent d'abord aux Canadiens et aux Québécois et secondairement aux universitaires et spécialistes. Cette intention réfère à deux choix : le lectorat privilégié et l'imputabilité des directeurs en regard de l'argent public investi dans le projet à travers le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSHC) ; il y avait un prix social à la subvention consentie au projet, et il y avait un calendrier de travail contraignant que nous avons respecté.

Mais l'ouvrage s'adresse aussi aux universitaires et chercheurs – historiens, littéraires, bibliothécaires, spécialistes de l'information – ainsi qu'à la communauté internationale des chercheurs en histoire du livre et de l'imprimé. Au fil du texte, j'essaie de montrer quels ont été, selon moi, les apports du projet canadien au domaine international.

Il faut encore, d'entrée de jeu, préciser la dimension américaine – au sens des Amériques et du Nouveau Monde – de la culture de l'imprimé canadienne et québécoise. L'architecture de cette culture de l'imprimé repose au Canada sur l'imprimeur et non sur le libraire comme en Europe et en France, en particulier. Comme l'a amplement montré

* Yvan Lamonde est philosophe et historien de formation. Il enseigne la littérature et l'histoire du Québec au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill. Il est membre de l'Académie des arts, des lettres et des sciences du Canada et de l'Académie des lettres du Québec. Lauréat du Prix du Gouverneur général, de la bourse de recherche Killam, titulaire d'une Chaire de recherche James McGill (senior) en histoire comparée du Québec, il a co-dirigé avec Patricia Fleming *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada / History of the Book in Canada*. Il a publié, entre autres, *Histoire sociale des idées au Québec*, vol. 1, 1760–1896, vol. 2, 1896–1929 (Saint-Laurent, QC : Fides, 2000–), et *Allégeances et dépendances : Histoire d'une ambivalence identitaire* (Québec : Éditions Nota bene, 2001).

le projet dans les deux premiers volumes et comme le soulignent aussi Carole Gerson et Jacques Michon dans l'introduction au volume 3, la culture de l'imprimé au Canada appartient à la seconde révolution du livre, celle où l'imprimeur est d'abord l'homme d'une gazette.

Les percées

L'identification et l'explicitation de percées permises par le projet HLIC/HBiC seront celles d'un historien de la culture et des idées. C'est l'apport à ces domaines qui sera ici mis en valeur et il n'y a aucune prétention à épuiser la liste des contributions du projet à la bibliothéconomie canadienne, à l'histoire de la littérature québécoise et canadienne ou à l'histoire des Amérindiens, par exemple. D'autres collègues seront sans doute tentés de faire, pour leur domaine d'intérêt et d'expertise, un bilan de même type.

Le renouvellement des perspectives sur la culture et singulièrement sur la culture de l'imprimé en Nouvelle-France tient pour l'essentiel aux travaux de François Melançon et à sa contribution au projet¹. Jusqu'à ces travaux, l'histoire culturelle de la Nouvelle-France, si l'on exclut l'histoire amérindienne et l'histoire religieuse, se réduisait à des énumérations éclatées de noms propres et de phénomènes culturels quand elle ne se limitait pas à la question de l'existence ou pas d'une presse à imprimer sous le Régime français. F. Melançon, qui vient de soutenir sa thèse de doctorat à l'Université de Sherbrooke, a mis en place la structure de la culture de l'imprimé, en identifiant les sources, les acteurs, les réseaux et les besoins². Sa contribution est dorénavant à mettre en perspective avec la culture de l'imprimé aux États-Unis, en Amérique latine, en Australie et en Nouvelle-Zélande, tous lieux comparables parce que coloniaux et non métropolitains.

Sur l'alphabétisation, le projet HLIC/HBiC a d'abord et avant tout permis de faire le point sur les sources, les méthodes, le connu et l'inconnu. Les travaux canadiens ont évidemment tenu compte des recensements, de leur richesse tout autant que de leurs limites, de la pétition comme mesure de la signature ou de l'apposition d'une marque (x, + ...) et du couplage de données provenant de

1 François Melançon, «Le livre en Nouvelle-France», *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada (HLIC)*, vol. 1, *Des débuts à 1840*, sous la direction de Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2004), 48–58.

2 François Melançon, «Le livre à Québec dans le premier XVIII^e siècle : La migration d'un objet culturel», Thèse (PhD, études françaises), Université de Sherbrooke, 2007, xx, 620 p.

sources diverses. Mais du point de vue des sources, l'apport canadien a consisté en l'exploitation de données de l'état civil (signature au mariage des époux et des témoins) exceptionnellement bien conservées au Québec. À telle enseigne que Michel Verrette³ a pu analyser les signatures au mariage dans de multiples villes et paroisses de 1660 à 1900 – à l'exclusion de Montréal – et établir des séries statistiques longues qui légitiment une périodisation du phénomène et éclairent les taux de l'alphabétisation masculine et féminine. Michael Katz a, de façon originale, analysé l'analphabétisme à Hamilton en 1861 en recoupant des données démographiques, économiques et sociales du recensement fédéral avec les réponses des recensés à propos de la capacité de lire et/ou d'écrire. Ce travail monumental a révélé la palette des facteurs qui expliquent des carences d'une alphabétisation pourtant majoritaire à Hamilton en 1861⁴.

Si Gilles Gallichan et Patricia Fleming, directeurs du volume 1, avaient déjà exploré, dans des publications antérieures, les rapports entre l'imprimé et la politique au Bas-Canada et le cas de William Lyon Mackenzie, le projet a fait voir la généralisation possible à l'ensemble du Canada de cette corrélation entre l'émergence de la démocratie parlementaire et de l'imprimé. Si la réciprocité des rapports entre les deux est perceptible tout autant dans les feuilles volantes d'avis publics⁵ que dans les gazettes plus ou moins officielles qui commencent à paraître⁶, elle se confirme avec le lancement d'une presse d'opinion, avec les usages électoraux de l'imprimé⁷ et

3 Michel Verrette, « L'alphabétisation », *HLIC* 1 : 175–82; Michel Verrette, « L'alphabétisation et l'illettrisme », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada (HLIC)*, vol. 3, *De 1918 à 1980*, sous la direction de Carole Gerson et Jacques Michon (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2007), 478–80; avec Yvan Lamonde, « L'alphabétisation et la culture de l'imprimé », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada (HLIC)*, vol. 2, *De 1840 à 1918*, sous la direction de Yvan Lamonde, Patricia Fleming et Fiona A. Black (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2005), 475–83.

4 Michael B. Katz, "Who Went to School?" in *Education and Social Change : Themes from Ontario's Past*, ed. Michael B. Katz and Paul H. Mattingy (New York : New York University Press, 1975), 271–93.

5 Patricia Lockhart Fleming, « L'annonce publique », *HLIC* 1 : 229–33.

6 Travis Decook, « La diffusion des journaux en Amérique du Nord britannique », *HLIC* 1 : 244; Gérard Laurence, « Les journaux dans la "Province de Québec" et au Bas-Canada », *HLIC* 1 : 244–52; Sarah Brouillette, « Les attaques contre les imprimeurs de journaux et leurs ateliers », *HLIC* 1 : 252–54.

7 John Hare, « Étude de cas : Une élection sous presse : le Bas-Canada en 1792 », *HLIC* 1 : 233–34; Patricia Lockhart Fleming, « Étude de cas : Impressions d'une élection : la campagne de 1836 dans le Haut-Canada », *HLIC* 1 : 234–36.

avec la contestation du pouvoir politique d'un Craig, la dénonciation de scandales par Joseph Howe en Nouvelle-Écosse⁸ et la croissance de la presse (Duvernay, O'Callaghan, Mackenzie) au moment des Rébellions dans le Bas et le Haut-Canada. Eli MacLaren l'a bien fait voir⁹, le phénomène se répète un demi-siècle plus tard, dans l'Ouest, avec Louis Riel pour qui la possession d'une presse à imprimer est quasi tout aussi essentielle que celle de fusils pour mener son projet plus avant.

L'un des objectifs scientifiques du projet fut d'inviter les collaborateurs à sortir de leur aire de spécialisation géographique et d'analyser leur sujet pour l'ensemble du Canada. Les directeurs du projet estimaient que ce comparatisme pouvait justement faire voir les particularités régionales et les aspects structurels d'un phénomène. À titre d'exemple, l'étude de la librairie dans le volume 1 suivit cette direction et l'analyse de l'évolution du commerce du livre en Nouvelle-Écosse, au Bas et au Haut-Canada révéla un schéma commun de développement de ce commerce et une explication possible à l'essor de la librairie anglophone à Montréal, essor antérieur à celui du milieu francophone. Dans l'Amérique du Nord britannique et coloniale, le livre fut d'abord une marchandise peu usuelle; le livre scolaire s'imposa rapidement mais on le trouva chez des marchands généraux ou des commerçants de «marchandises sèches». Il fallut une demande plus forte de livres scolaires, religieux, politiques et littéraires pour que le vendeur de livres («book seller») puisse vendre du livre avec de la papeterie, de la tapisserie et une variété de produits d'importations d'un certain luxe. La publicité des libraires dans la presse et leurs catalogues, peu fréquents avant 1825, donnent bien à voir *l'offre* typique de ce secteur commercial.

La comparaison, à nouveau, de la représentation du livre, de l'imprimé et de la lecture dans la peinture et l'estampe¹⁰ – nous n'avons pas inclus la sculpture – fit voir les similitudes du phénomène jusque vers 1920, alors que se manifestent des chronologies et des formes de représentations plus variées. Le projet canadien a ici

8 Georges L. Parker, «Étude de cas : Joseph Howe et la liberté de la presse», *HLIC* 1 : 349–51.

9 Eli MacLaren, «Résistance, rébellion et imprimés dans le Nord-Ouest», *HLIC* 2 : 360–67.

10 Patricia Lockhart Fleming, «Peindre le lecteur», *HLIC* 1 : 207–15; Yvan Lamonde, «La représentation iconographique de la lecture», *HLIC* 2 : 490–98; Carole Gerson et Yvan Lamonde, «La représentation du livre et de la lecture dans l'art canadien», *HLIC* 3 : 77–83.

innové en regard des travaux internationaux. Sur le long terme, une cueillette de matériel dans les collections des musées et dans les ouvrages d'histoire de l'art canadien et québécois a permis de voir la domination du portrait d'une bourgeoisie coloniale en ascension où les attributs dans la représentation comptaient tout autant les signes d'une profession (plume à écrire, encrier), les accessoires (vêtements, coiffure, bijoux, hermine du juge) que la possession de livres (sur une table, dans une bibliothèque en arrière-plan) ou la pose physique même de la lecture. Un corpus volumineux de portraits a légitimé l'affirmation selon laquelle les femmes ont plus souvent des livres en main que les hommes et que les livres de celles-ci sont ouverts, donnant à penser qu'elles lisent et que leurs livres ne sont pas que professionnels ou de référence.

Un imprimé à la confluence des États-Unis et de l'Europe occidentale

Tout Canadien a une conscience implicite du fait que le Canada a un passé colonial, qu'il a connu un « Régime » français et un « Régime » britannique. Qu'il ait connu et qu'il connaisse encore aujourd'hui un « Régime » états-unien peut être débattu, mais les signes ne manquent pas pour faire voir le poids économique et culturel du grand voisin. L'histoire de l'imprimé au Canada a permis de documenter cette dimension coloniale durable de multiples façons : provenance américaine des premiers imprimeurs¹¹, importation britannique, française et états-unienne du livre, importation de modèles britanniques et états-uniens de bibliothèques, usage de méthodes de classification mises au point au sud du 45^e parallèle, importation de technologies appliquées au domaine de l'imprimé¹². Mais c'est l'histoire du droit d'auteur¹³ qui fait voir la dépendance économique et culturelle du Canada. Dès 1832, c'est l'auteur britannique qui est protégé, moins en regard de l'auteur colonial d'Amérique du Nord britannique que contre l'éditeur états-unien qui pirate les auteurs britanniques et qui vend sur son marché – qui permet un rapide amortissement – et sur

11 Patricia Lockhart Fleming, « Origines et premiers parcours des imprimeurs », *HLIC* 1 : 65–74.

12 Bryan Dewalt, « Les techniques de l'imprimerie », *HLIC* 2 : 92–104.

13 Georges L. Parker, « Auteurs et éditeurs courtisent les marchés intérieurs et internationaux », *HLIC* 1 : 359–73 ; « Les éditeurs canadiens-anglais et leur combat pour le droit d'auteur », *HLIC* 2 : 155–66 ; « Le système des agences », *HLIC* 3 : 173–78.

le marché « canadien » des romans singulièrement moins coûteux que l'édition londonienne. Cette dépendance canadienne est perceptible dans la tentation à laquelle ne résistent pas les auteurs canadiens avant les années 1960 d'aller brader leur popularité chez des éditeurs britanniques ou états-uniens.

Cette situation sans cesse paradoxale a son côté ensoleillé : parce qu'ils sont encore aujourd'hui les plus grands importateurs de livres, les Canadiens gagnent du coup une ouverture intellectuelle qui les met en contact avec la culture internationale.

Le Verbe s'est fait imprimé

L'imprimé religieux constitue un bon exemple de ce qu'une approche synthétique peut apporter à la compréhension d'un phénomène¹⁴. L'imprimé religieux traverse les trois volumes. Accompagné de l'image, il est instrument d'évangélisation¹⁵. Une presse « catholique » imprime tout autant des mandements épiscopaux¹⁶ que des catéchismes¹⁷. Le mot « catéchisme » qui réfère à l'abécédaire de l'instruction religieuse devient même un mode d'apprentissage sous forme de « catéchisme politique ». Si l'on met un certain temps à comprendre qu'une « gazette » religieuse vaut bien la chaire de prédication dans l'église¹⁸, on comprend tôt dans les milieux catholiques l'importance de la censure et bientôt de la mise à l'Index¹⁹. L'imprimé est un domaine qui comme l'éducation permet de documenter la confessionnalisation de la culture canadienne-française. La librairie et l'édition scolaire²⁰, après

14 On peut même se demander si les organismes subventionnaires ne pourraient pas avoir un programme spécifique et de haut niveau pour les projets de synthèse et les histoires générales, compte tenu de la rentabilité scientifique et intellectuelle d'une telle approche qui crée des canevas qui font le point et indiquent des points cardinaux.

15 François-Marc Gagnon, « L'évangélisation par l'image imprimée », *HLIC* 1 : 19–23.

16 Louis Rousseau, « L'imprimé religieux et ses lecteurs au Québec », *HLIC* 2 : 380–83; Yvan Cloutier, « L'édition et la distribution d'ouvrages catholiques au Québec », *HLIC* 3 : 296–98.

17 Raymond Brodeur, « Le livre religieux », *HLIC* 1 : 277–82.

18 Dominique Marquis, « La presse catholique au Québec », *HLIC* 3 : 292–94.

19 Pierre Hébert, « La censure religieuse », *HLIC* 1 : 351–55; « Étude de cas : *Le clergé canadien* : fil d'Ariane de la censure cléricale », *HLIC* 2 : 383–85; « La censure cléricale et la critique littéraire laïque au Québec », *HLIC* 3 : 501–6; Daniel O'Leary, « La censure religieuse au Canada anglais », *HLIC* 3 : 499–501.

20 Paul Aubin, « Les manuels scolaires en Nouvelle-France, dans la 'Province de Québec' et au Bas-Canada », *HLIC* 1 : 272–74; Sarah Brouillette, « Les manuels

1840 au Québec, sont sous le contrôle principal de l'Église catholique et des communautés religieuses qui fondent et dirigent les écoles et y introduisent des manuels préparés par leurs membres et imprimés sur des presses au sous-sol de leur maison mère. Le contrôle prend des formes peu catholiques comme le révélera la Commission Bouchard de 1963 : éditeurs-libraires religieux ou près des milieux catholiques finissent par être de mèche avec des membres du Comité *catholique* du Département d'instruction publique pour obtenir l'approbation de manuels à l'usage des écoles. Ce sont des hommes et des femmes qui ont fait le vœu de pauvreté qui ont ainsi pendant au moins deux siècles concurrencé sur un mode capitaliste les libraires et éditeurs laïcs, qui misaient précisément sur le manuel scolaire pour vivre et être capables de publier autre chose de moins profitable.

L'imprimé religieux protestant est tout aussi présent dans la culture de l'imprimé canadien que le livre ou le périodique catholique²¹. On en prendra comme indices l'urgence d'imprimer des textes religieux destinés aux Amérindiens comme dans le cas du pasteur James Evans²². Autres signes : les tracts de l'Église anglicane ou l'initiative de l'Église méthodiste de se doter d'une librairie et d'une maison d'édition, qui deviendra Ryerson en se laïcisant.

L'imprimé et le marché : le décollage culturel au Canada vers 1880

Le projet HLIC/HBiC aura fourni l'occasion de l'illustration d'un rapport exceptionnellement riche entre l'histoire culturelle, l'histoire urbaine, l'histoire économique et l'histoire de la technologie. L'ampleur des phénomènes analysés convaincra les positivistes et les empiristes irréductibles des apports de l'histoire culturelle et intellectuelle à la compréhension de l'expérience canadienne.

De multiples façons, l'histoire de l'imprimé permet d'explorer les dimensions culturelles de la ville. On n'a pour expliciter les corrélations

scolaires au Haut-Canada et dans les colonies atlantiques», *HLIC* 1 : 274-77; Penney Clark, «L'édition des manuels scolaires en anglais», *HLIC* 2 : 352-58; Paul Aubin, «L'édition scolaire au Québec», *HLIC* 2 : 358-60; Paul Aubin, «L'édition du manuel scolaire au Canada français», *HLIC* 3 : 251-54.

21 Stuart Clarkson et Daniel O'Leary, «Livres et périodiques pour une communauté en plein développement», *HLIC* 2 : 374-80; Brian Hogan, «L'imprimé et les organismes religieux du Canada anglais», *HLIC* 3 : 299-304; Daniel O'Leary, «Les publications pour la jeunesse chrétienne», *HLIC* 3 : 304-7.

22 Brendan Frederick R. Edwards, «"Mettre la parole sur papier" : les communautés amérindiennes », *HLIC* 2 : 507-15.

entre l'imprimé et la culture urbaine qu'à rappeler comment le lieu de résidence est l'une des premières variables d'explication de l'alphabétisation, que l'agglomération rend davantage et plus rapidement possible l'école et qu'une certaine densité démographique associée à des fonctions de la ville permet l'implantation d'une imprimerie et d'une gazette. Une autre façon d'explorer la variété de ces corrélations consiste à faire voir comment l'imprimé est lié aux diverses fonctions de l'agglomération (militaire, civile, religieuse, judiciaire, religieuse ou commerciale)²³.

C'est toujours la densité démographique alliée au développement de la technologie qui permet le développement d'une culture de masse au Canada et au Québec²⁴. L'histoire de la presse à grand tirage, à la jonction de l'économie, de la technologie et de la culture, est ici exemplaire²⁵. Ce sont de nouvelles techniques de reproduction qui assurent dorénavant la réalisation de tirage à grande échelle dans des laps de temps courts. On peut disposer de centaines de milliers de copies d'un journal chaque matin ou chaque soir. Un nouveau rapport au lectorat est induit : les milliers de lecteurs possibles se trouvent d'abord dans les grandes agglomérations. Pour en faire des abonnés ou des consommateurs, la stratégie consiste pour les propriétaires de journaux à déplacer la source des revenus de l'acheteur au vendeur de produits ou de services divers qui doit les annoncer. La presse vend dorénavant son espace et son lectorat aux besoins de publicité dont les tarifs sont d'autant plus élevés que le tirage est grand, accru qu'il est par la baisse du coût de vente de chaque copie achetable par un plus grand bassin de consommateurs²⁶. C'est l'imprimé, le quotidien des grandes villes et régions, qui permet de voir à l'œuvre le processus d'implantation de la culture de masse.

Au Canada, ce phénomène coïncide avec la création d'un marché national, d'un espace d'échanges et de consommation, rendu possible

23 Yvan Lamonde, «La culture urbaine au Canada et les formes de la culture de l'imprimé aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine* 33, no. 1 (automne 2004) : 46–50.

24 Yvan Lamonde, «Pour une histoire de la culture de masse et des médias», *Cultures* (UNESCO) 8, no. 1 (1981) : 9–17; «A History of Mass Culture and the Media», *Cultures* 8, no. 1 (1981) 9–16.

25 Mary Vipond, «L'évolution de la grande presse commerciale», *HLIC* 3 : 257–63.

26 Russell Johnston, Lyndsey Nowakowski-Dailey, Michelle Preston et Jaime Sweeting, «Le livre dans la publicité», *HLIC* 3 : 83–88.

par le chemin de fer qui relie l'Est et l'Ouest en 1885²⁷. À lui seul, le wagon de la poste symbolise la nouvelle circulation de la marchandise, celle entre autres qu'on a identifiée dans des catalogues de papier, qu'on a commandée chez Eaton et qui est livrée à la petite gare couleur sang de bœuf le long du chemin de fer national. Le catalogue imprimé et illustré devient la nouvelle bible domestique de la marchandise, de l'avoir²⁸.

Le projet a aussi permis de faire voir que dans cette même décennie 1880 un autre type de culture civique se formait comme contrepoids à la culture commerciale et de masse qui s'imposait. C'est l'aboutissement des processus de formation de bibliothèques qui rend possible l'émergence d'une culture publique²⁹. En effet, l'histoire des bibliothèques au Canada révèle une spirale sociale qui voit les bibliothèques élargir leur public, de quelques membres capables de cotiser à une bibliothèque de souscription, à des membres d'une même profession ou d'une même compagnie, puis au membership multiprofessionnel des associations volontaires qui exigent toujours une cotisation. C'est au terme de ce processus qu'émerge la bibliothèque publique ouverte à tous et toutes, financée par tous les citoyens d'un lieu et offrant, en principe, tous les livres et périodiques. L'histoire de la bibliothèque publique au Canada fut, à ma connaissance, la première institution porteuse de cette conception d'une culture publique égalitaire où l'imprimé est accessible à tous indépendamment du revenu et du pouvoir de dépenser.

Le défi de la canadianisation de la culture de l'imprimé

C'est dans ce contexte que s'amorce l'ultime combat pour le droit d'auteur au Canada, combat qui culminera dans la loi canadienne de 1923. L'aboutissement de ces efforts depuis 1832 pour faire reconnaître les auteurs canadiens recouvre en fait une volonté plus ou moins forte selon les périodes pour distinguer ce qui relève des droits et

27 Merrill Distad, « L'imprimé et la conquête de l'Ouest », *HLIC* 2 : 65-74; Fiona A. Black, « L'imprimerie et le développement des Prairies : analyse de certains éléments de la *Peel's Bibliography of the Canadian Prairies to 1953* », *HLIC* 2 : 523-27; Iain Stevenson, « La culture de l'imprimé du Canadien Pacifique », *HLIC* 3 : 288-91.

28 Greta Golick, « Étude cas : Des livres par la poste : les titres des catalogues d'Eaton », *HLIC* 2 : 250-51; John Willis, « Étude de cas : Le commerce du livre par commande postale », *HLIC* 2 : 433-35.

29 Yvan Lamonde, Peter F. McNally et Andrea Rotundo, « Les bibliothèques publiques et l'émergence d'une culture publique », *HLIC* 2 : 262-86.

des prétentions coloniales de la Grande-Bretagne et des États-Unis. L'histoire de l'imprimé est un révélateur de la condition coloniale du Canada : du régime français au régime états-unien en passant par le régime britannique, l'impératif du marché domine. L'axe Nord-Sud qui prévaut depuis le temps des imprimeurs et des modèles de systèmes de bibliothèques, s'impose avec plus de poids au XX^e siècle et en particulier après 1945. La situation est telle que la Commission Massey-Lévesque (1949-1951) documente l'ampleur de l'influence de la culture états-unienne sur la culture canadienne³⁰ ; de ses recommandations sortiront les grandes institutions de canadianisation de la culture : télévision (1952), Bibliothèque nationale du Canada (1953)³¹, Conseil des Arts (1957). Cette situation de dépendance à l'égard des États-Unis s'atténuera tout en demeurant centrale : le baby-boom de 1943 à 1966 contribuera bien au décollage, au Canada, des écoles, des collèges et surtout des universités, et du coup à celui de l'édition, mais la concentration des entreprises par des intérêts états-uniens continuera d'être un défi au Canada³².

Une histoire de la lecture

J'ai évoqué l'apport du projet canadien à la recherche internationale sur l'histoire du livre et de l'imprimé à propos de l'analyse de la représentation du livre et de la lecture dans la peinture, la gravure et la photographie. Les chercheurs canadiens en histoire de l'imprimé ont vite compris que le véritable défi était au terme du processus, dans ce vers quoi conduisent tous les efforts faits pour étudier l'imprimé : la lecture. *Terminus ad quem*, la lecture est pourtant le phénomène le plus évanescent du processus qui va de l'auteur et de l'imprimeur au libraire et à la bibliothèque. Nos travaux ont mis en évidence la double dimension de la lecture, publique ou sociale, et privée. Empruntant à l'École des Annales la notion de série documentaire et statistique, nous avons constitué de larges corpus de catalogues de bibliothèques « publiques » et personnelles et de catalogues de libraires (nous en avons même fait une de nos bases de données) pour avoir accès à ce qui était *offert* en lecture. La découverte de registres d'emprunt de quelques bibliothèques a permis de distinguer l'offre des catalogues et la *demande* des emprunts, et le raffinement de l'analyse a mené à d'autres

30 Paul Litt, « L'État et le livre », *HLIC* 3 : 34-45.

31 Paul McCormick, « La Bibliothèque nationale du Canada », *HLIC* 3 : 446-50.

32 Carole Gerson et Jacques Michon, « Introduction des directeurs », *HLIC* 3 : 3-10.

distinctions que l'offre et la demande, à la question peut-être la plus radicale, celle de finalement savoir si le livre emprunté ou acheté avait été lu. L'usage assez systématique de mémoires, d'autobiographies, de journaux personnels, de correspondances couplé à l'étude de la référence, de la mention et de la citation a permis d'aller plus loin et de distinguer lecture réelle, lecture probable, lecture possible, lecture fictive³³. L'apport du projet à l'étude de la lecture n'a manifestement pas épuisé le sujet! Mais il me semble que l'exploration des sources et des problèmes méthodologiques indique une voie pour de futures analyses, en particulier au Canada de langue anglaise.

Ce sont là quelques exemples de percées rendues possibles par le projet mené à terme en six ans. Le sujet est loin d'être épuisé, mais au pays de Harold Innis, de Marshall McLuhan et de Dallas Smythe, on ne peut pas penser que la culture de l'imprimé soit le seul médium de communication et de transmission³⁴. Nous avons exploré les rapports entre l'imprimé et des types de relations des Amérindiens à la culture de l'imprimé³⁵, les rapports entre le livre et la radio, le cinéma ou la télévision³⁶. Mais dans la foulée des travaux d'Elzéar Lavoie, de Pierre Pagé, de Mary Vipond et d'autres, l'époque en appelle à des grands projets de recherche concertée sur l'histoire de la radio, de la télévision et de la culture électronique et numérique.

33 Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle* (Montréal : Fides, 2003).

34 Richard Cavell, « Marshall McLuhan et l'histoire du livre », *HLIC* 3 : 91–93.

35 Cornelius J. Jaenen, « Discours autochtone, oral et inscrit », *HLIC* 1 : 13–19; Joyce M. Banks, « “Pas seulement des auditeurs” : les imprimés en langue autochtone », *HLIC* 1 : 294–305; Cornelius J. Jaenen, « Les communautés amérindiennes », *HLIC* 2 : 35–43; Brendan Frederick R. Edwards, « “Mettre la parole sur papier” : les communautés amérindiennes », *HLIC* 2 : 507–15; Blanca Schorcht, « La tradition orale amérindienne et la culture de l'imprimé », *HLIC* 3 : 29–35; Cheryl Suzack, « L'édition et les communautés autochtones », *HLIC* 3 : 308–13; Brendan Frederick R. Edwards, « La lecture dans les réserves amérindiennes », *HLIC* 3 : 529–33.

36 Sheila Latham, « La radio de la CBC et les auteurs anglophones », *HLIC* 3 : 165–67; Peter Dickinson, « Les adaptations au cinéma et à la télévision », *HLIC* 3 : 167–70; Dominique Marquis, « Les activités éditoriales de la CBC et de Radio-Canada », *HLIC* 3 : 286–88.

SUMMARY

The project, *History of the Book in Canada / Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* (HBiC/HLIC), has made several important contributions to the history of culture and ideas. Individual studies (such as those of François Melançon and Michel Verrette) have irrevocably changed their respective fields, and compelling case studies of the political power of the printed word emerged from several. But the project also explicitly challenged scholars to leave the safety of their regional specializations, with the result that, to a greater extent than previously, local phenomena were evaluated against the backdrop of national patterns. HBiC/HLIC was the first national book history to study systematically the representation of reading in visual media such as paintings, revealing that women are more often shown reading than men, and that the book was one article of a number used by the rising middle class to define itself in portraits. With rich detail the project specified how Canada has evolved within European and American spheres of influence; in particular, dependence in the realm of copyright bound Canadian writers and readers to publishers abroad. The interdependence of religion and print, most palpable in the denominational printing houses, has manifested itself with striking clarity. HBiC/HLIC achieved an exceptionally synthetic view of culture. The remarkable growth of Canada around 1880 occurred as it did because of the interrelations of the city, the newspaper, the high-speed printing press, and the railroad: demographic agglomeration improved schools, raised literacy, and facilitated a mass production that soon financed itself through advertising while ever driving toward further market expansion. Studies of the twentieth century focused on "Canadianization" – the dominance of American media at mid-century and the consequent founding of Canadian cultural institutions following the Massey Commission. Finally, in the elusive history of reading, HBiC/HLIC identified Canadian sources of evidence and methodological problems which will be of use to future investigators, who will increasingly look beyond the book to the cultural impact of the radio, the television, and the computer.